

# Dies academicus 2001

## Docteurs honoris causa

### Paroles de remerciement de M. Jean-Marc Ferry

---

En réunissant ici l'Ecole des HEC, la Faculté des Sciences et la Faculté de Théologie, dans l'honneur qui nous est fait à mes Collègues, MM. Richard Bagozzi et Pierre Chambon, ainsi qu'à moi-même, l'Université de Lausanne, que je salue et remercie en la personne de son Recteur, M. Jean-Marc Rapp et du président du Sénat, mon ami Denis Müller, m'incite à découvrir sous un nouveau jour ces vertus théologiques que sont la foi, l'espérance et la charité.

Mais, en disant ces mots, je m'aperçois qu'il est bien prétentieux de parler d'un «nouveau jour», comme si ces vertus m'étaient déjà familières par ailleurs. Disons tout de suite que je ne prétends pas posséder ces vertus selon l'esprit de la théologie, c'est-à-dire en Dieu. De ce point de vue, la seule vertu dont je pourrais encore me réclamer serait peut-être l'espérance, car j'imagine mal que quiconque puisse réellement s'en dispenser. Mais, quant à la foi elle-même, et quant à la charité, je ne saurais les revendiquer que dans un autre sens; un sens, disons, plus professionnel que sacerdotal, encore que, dans la tradition de Luther, le mot Beruf, la profession, puisse nous évoquer l'appel de la vocation, Berufung. Cependant, notre profession, c'est l'enseignement et la recherche ; et notre foi professionnelle, c'est alors, ou ce devrait être, une foi dans l'Université. Où en sommes-nous dans cette foi, dont je réitère que votre Université de Lausanne la réactive en moi-même de façon singulière? Pourrait-elle encore se comparer à celle des grands idéalistes allemands, tels Humboldt, Schelling, Fichte, surtout, pour qui l'Université, disait-il, est «l'institution la plus importante, et la chose la plus sacrée, que possède le genre humain»; car, expliquait-il, «En tant que la communication qui s'y déroule conserve et transmet (...) tout ce qui a jamais jailli de divin dans l'humanité, vit en elle l'être véritable de l'humanité»; et son enthousiasme le conduisait à regarder l'Université (je cite) comme «la présentation divine de l'unité du monde, comme manifestation divine, et de Dieu lui-même». C'était en 1811, à l'Académie de Berlin. Fichte avait clairement en tête le sens étymologique du mot «université», c'est-à-dire l'idée de la multiplicité des savoirs tournée vers l'unité; et c'était donc là, pour lui, la manifestation «de Dieu lui-même».

Voici alors en quoi votre Université me porte à découvrir, disais-je, les vertus théologiques sous un nouveau jour, et en particulier la foi: en ce qu'à cette belle occasion, qui réunit des disciplines si différentes, et, dans la personne de mes co-récepteurs, leurs représentants les plus éminents, votre Université, Monsieur le Président du Sénat, Monsieur le Recteur, Messieurs le Doyens, mes chers Collègues, ainsi que vous, Mesdames et Messieurs les représentants des étudiants, cette Université de Lausanne au contact de laquelle je me suis toujours senti en terre amie, invite aujourd'hui à considérer une unité d'esprit que ne vient contraindre aucune tutelle, aucune soumission doctrinale; et la Théologie qui, ce jour, m'honore, j'en suis bien conscient, très au-delà de mes faibles compétences dans le domaine qui est le sien, la Théologie, telle qu'elle est ici pratiquée, loin d'apparaître comme l'agent de vigilance, voire, de censure, qu'elle avait pu être dans des temps anciens et dans d'autres lieux, à l'égard des disciplines profanes, m'apparaît comme cette instance de médiation, de dialogue et d'ouverture, qui font que le philosophe que je suis ou essaie d'être n'a guère connu meilleur accueil personnel, et meilleure réception de ses

travaux que chez vous. C'est notamment chez vous, en outre, par vos enseignants ou chercheurs et doctorants, que j'ai pu nouer des contacts profonds avec des représentants de disciplines diverses, dans différents pays d'Europe et au Canada. C'est donc ici, parmi vous, que, sans flagornerie de circonstance, je puise le motif le plus fort de retrouver quelque chose de la foi «fichtéenne» en l'Université.

Cependant, Mesdames et Messieurs, chers Collègues, je ne voudrais pas clore ce petit discours sans évoquer la charité. Je vous rassure tout de suite : dans le fil logique de considérations sur la communication entre les savoirs, il ne s'agira que de charité herméneutique. Chez nos philosophes d'aujourd'hui, la «charité herméneutique» est un principe controversé. La substance en est simple: il s'agit, par principe, de créditer l'autre de la cohérence et de la signifiante de ses propos, même quand on n'y comprend rien, ou lorsque, *prima facie*, on les juge absurdes. Cela fait écho au thème de l'«anticipation de perfection», que nous trouvons chez Hans-Georg Gadamer, à propos des traditions lointaines et de leurs œuvres. Cependant, je pense surtout à l'éloignement des disciplines, à leur cloisonnement, parfois, au sein d'une même discipline, ainsi qu'il en va dans les Sciences de la nature. Je pense aussi aux «écoles» qui se concurrencent à l'intérieur d'une même Ecole institutionnelle, par exemple, en Economie, sans parler des «clans» dont on se demande parfois, en Philosophie, s'ils sont encore structurés par autre chose que des affinités électives ou des alliances stratégiques. A fortiori pourrait-on imaginer qu'entre les Facultés qui constituent les Universités, le dialogue est alors tout à fait impossible. Mais, curieusement, cet éloignement des disciplines réunies en départements favoriserait plutôt les dispositions communicatives entre les départements, même si cela ne nous apparaît pas toujours de façon évidente. Permettez-moi, à cet endroit, une petite embardée utopique: imaginons que mes co-récepteurs, M. Pierre Chambon, M. Richard Bagozzi et moi-même, nous installions tous trois autour d'une table pour exposer entre nous ce qui nous pousse, qui à explorer les noyaux de la vie biologique, qui à cerner les ressorts de la décision économique, et qui à élucider les fondements de la reconnaissance éthique; et peut-être entreverrions-nous alors – voici l'utopie de l'Université – le site d'une rencontre possible de nos intérêts théoriques ; peut-être même aurions-nous – quelques verres de bon vin aidant! – comme cette «manifestation du divin et de Dieu lui-même», dont parlait Fichte, la révélation sublime d'une unité focale de nos démarches respectives, par exemple, dans l'Idée pure de la communication. Mais je me vois emporté par l'enthousiasme spéculatif, et cette *Schwärmerei* risquerait de ruiner toute entreprise qu'en revanche une calme application sait mener à bien. Pour mener alors sans encombre mon petit discours à terme, je me permettrai d'évoquer ma très modeste mais positive expérience du dialogue des disciplines, car il est vrai que mon innocence dans les Sciences dites «dures», alliée cependant à une forte curiosité, a pu faciliter ce dialogue, et même, des discussions en profondeur, plus fructueuses, souvent, qu'avec des collègues de ma propre chapelle. Chacun faisait crédit à l'autre de savoir mieux que lui-même de quoi il parle. Libérée des amours propres et rivalités internes, la charité herméneutique peut alors porter ses fruits. Or, c'est là, me semble-t-il, que l'Université qui, aujourd'hui, se voit sommée de s'ouvrir sur la demande sociale, de déployer la recherche sur les voies d'ores et déjà tracées d'une hyper-spécialisation des sciences, tout en devant préserver à la fois son autonomie ainsi que l'idéal de l'unité de ses horizons, l'Université d'aujourd'hui, en dépit de son écartèlement entre des impératifs apparemment contradictoires, prend tout son sens d'uni-versité ; non pas en vue d'un savoir unitaire, mais dans la perspective, autrement plus féconde, d'une reconnaissance réciproque où se réalise son unité proprement éthique.